

La Découverte du quotidien

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Zeropolis
Lieu commun
Le ParK
De la décence ordinaire

BRUCE BÉGOUT

La Découverte du quotidien

Édition revue et corrigée



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE PARIS IV^e
2010

Pour Florence

La présente édition de *La Découverte du quotidien* est la version remaniée de l'ouvrage éponyme, paru aux éditions Allia en septembre 2005. L'auteur a souhaité sacrifier la partie historique de son étude ("La phénoménologie et la découverte du monde quotidien") afin de centrer son propos sur sa démonstration personnelle.

© Bruce Bégout pour la photographie.

© Éditions Allia, Paris, 2005, 2010.

Si un homme souhaite se familiariser avec l'esprit de l'époque, il ne doit pas tout d'abord se diriger vers la maison du gouverneur ou le palais de justice. Il lui faut chercher l'esprit subtil de la vie dans des faits plus proches. C'est ce qui est fait et enduré à la maison, dans la constitution, l'histoire et le tempérament personnels, qui possède pour nous le plus grand intérêt.

RALPH WALDO EMERSON

Le monde qui d'ordinaire nous est familier ne laisse aucune trace et il n'aura nulle commémoration.

HENRY DAVID THOREAU

Tout pathos, au regard des événements microscopiques, est faux, manque son but et se perd en fumée. La miniature des parties est plus impressionnante que la monumentalité du tout. Je n'ai plus le sens de l'ample geste universel du héros embrassant toutes choses sur la scène mondiale. Je suis un promeneur.

JOSEPH ROTH

Ce monde de la vie, dont, tandis que nous vivons, nous avons tous conscience comme de notre monde à tous, sans en faire d'aucune façon un thème universel, et continuant au contraire à nous consacrer aux seules fins et aux seuls intérêts de notre métier, jour après jour, moment après moment, individuellement ou universellement – ce monde de la vie, ne pouvons-nous pas, en changeant d'attitude, le prendre en vue universellement, ne pouvons-nous pas vouloir apprendre à le connaître tel qu'il est et comme il est, dans la mobilité, la relativité qui lui est propre, en faire le thème d'une science universelle, mais qui n'a nullement pour but celui de la théorie universelle, au sens où le désirèrent la philosophie historique et les sciences ?

EDMUND HUSSERL

Etudier la vie quotidienne serait une entreprise parfaitement ridicule, et d'abord condamnée à ne rien saisir de son objet, si l'on ne se proposait pas explicitement d'étudier la vie quotidienne afin de la transformer.

G. DEBORD

Il n'existe rien au-delà de la succession des jours, l'un après l'autre. Et empoigner un jour, accepter le quotidien, l'ordinaire, cela n'est pas donné mais à faire.

S. CAVELL

AVANT-PROPOS

“Ce qui est proposé ici au lecteur, c’est une unique pensée”

QUELLE vaine entreprise que celle d’expliquer les raisons d’un livre. Elle est encore plus dérisoire lorsque celui qui s’y consacre se trouve en être l’auteur. Son œuvre ne parle-t-elle pas d’elle-même ? Qu’a-t-il besoin, comme un chaperon trop collant, de faire ses recommandations et d’avertir ses lecteurs ? S’ils se font une juste opinion du travail, c’est qu’ils possèdent assez de perspicacité pour se passer de toute directive, et s’ils le méjugent, c’est qu’un avertissement liminaire ne pouvait de toute façon remplir son office. Toute œuvre est à elle-même sa propre introduction, et *le prélude de la philosophie, c’est déjà de la philosophie*. Pourtant, en raison de la nouveauté du projet, il convient d’indiquer dans quelle disposition le présent travail a été écrit et ce qu’il a cherché à accomplir dans le domaine encore vierge d’une philosophie du quotidien.

Ce livre est né d’un constat : depuis qu’elle a proclamé la fin de la métaphysique à l’époque des Lumières, la philosophie n’en finit pas de faire l’autopsie de son cadavre. Elle pousse sa passion de médecin légiste jusqu’à disséquer tous ses concepts fondamentaux, y traquant des résidus de vitalité qu’il s’agit aussitôt pour elle de décomposer à nouveau. Or il devient de plus en plus manifeste que, malgré ses dénégations, elle n’arrive pas vraiment à se débarrasser de ce qu’elle a rejeté et à se convertir à la réalité non métaphysique par excellence : l’ici-bas. Sa déconstruction morbide est vouée à parcourir indéfiniment les marges du sens et les confins de l’Être. Car, n’oublions-pas, la philosophie critique avait pour finalité première de faire redescendre la pensée *du ciel sur la terre*, et, partant, de donner de nouveaux fondements à la théorie et à la pratique de la vie humaine. Son programme de travail incluait un engagement résolu en faveur du monde concret. La fin de la métaphysique devait ainsi amener l’homme à la reconnaissance positive de sa situation, et lui donner les moyens de transformer celle-ci, en cessant de projeter ses valeurs et

ses espoirs dans un outre-monde illusoire et aliénant. Toutefois, à part quelques tentatives prometteuses mais trop dispersées et inabouties, la philosophie postmétaphysique a montré, dans son ensemble, une certaine réticence à mouiller sa chemise et à se saisir de la seule réalité qui restait à sa portée : le quotidien. Preuve en est : sa manie actuelle de défaire la métaphysique, en faisant continuellement de ce démantèlement même son nouvel objet spéculatif, révèle une certaine tendance à la procrastination. Au lieu de s'engager sans hésitation sur cette voie descendante, elle reste bloquée à mi-chemin, faisant du sur-place entre l'extraordinaire et l'ordinaire. S'il y a assurément quelque chose de troublant, de nos jours, à vouloir restaurer sans nulle précaution la philosophie première, en croyant pouvoir, par là, découvrir les principes fondamentaux de toutes choses, il y a, inversement, quelque chose de dégradant à ne pas vouloir encore le faire et à se satisfaire platement de la vie quotidienne.

La philosophie contemporaine se trouve face à un dilemme ; d'un côté, elle ne peut revenir officiellement aux anciennes manières de penser (lesquelles étaient très souvent secrètement solidaires d'un temps où la servitude et l'humiliation formaient le lot commun des hommes), mais, de l'autre, elle ne veut pas non plus en faire définitivement son deuil (car la déconstruction de la métaphysique reste encore attachée à elle par une sorte de lien invisible, de sorte que sa manière, parfois abusive, de vouloir pourchasser dans tous les recoins discursifs des débris ontologiques trahit une secrète affinité entre la proie et le prédateur) et accoster sur les rives de la terre promise du concret. Elle sait pourtant qu'elle ne peut y couper : un jour ou l'autre, il va bien lui falloir prendre au sérieux ce monde profane qui constitue son horizon indépassable. Mais, tout à sa différence, elle remet au lendemain l'examen sérieux de la réalité et retarde ainsi le moment fatal de sa conversion irréversible. En attendant, elle ne peut s'empêcher de regarder avec méfiance ce qu'elle n'aurait jamais dû quitter : le réel. Elle tourne autour, le flaire avec curiosité ou dégoût, mais ne parvient pas vraiment à prendre le parti de se contenter, pour unique pitance, de ce mets ordinaire.

Frileuse, elle préfère se replier dans les alvéoles confortables de l'étude historique des systèmes passés et, commenter, dans une glose parfois maniérée, les meilleures phrases apprises dans les meilleures œuvres, jonglant toujours avec les mêmes concepts qu'elle a vidés de tout sens à force de les mettre à toutes les sauces théoriques.

Lorsque l'on compare les écrits philosophiques actuels (disons la production française des vingt dernières années) aux œuvres du passé, même le plus récent, on est tout de suite frappé par leur manière affectée de tourner autour du pot et de ne pas affirmer avec détermination leurs résultats, de sembler poursuivre sans fin un travail analytique, sans la force de conviction tirée de la chose même, mais guidés par une simple exigence académique qui oblige à édulcorer les thèses sous une forme affaiblie et abstruse. Tout se passe comme si nous étions conscients qu'un certain accomplissement philosophique avait eu lieu avant nous et que nous ne pouvions, dans ces conditions, que prendre acte de cette grandeur passée, soit en l'admirant de manière stérile, soit en cherchant à la prolonger, mais alors en prenant le risque d'amoindrir son contenu et de diluer ses caractères essentiels. En somme, nous faisons l'expérience malheureuse de vivre à une époque maniériste qui, venant tout de suite après une période faste (celle de la critique de la métaphysique et de ses catégories fondamentales), ne peut que reproduire sur un mode mineur, guindé et alambiqué les perfections désormais inaccessibles de sa devancière. Faute de pouvoir inventer autre chose, nous allongeons les canons et les figures, torsadons les concepts, enjolivons les thèses, et ajoutons, ici ou là, quelques fioritures terminologiques. Nous sommes snobs.

Pour le dire sans apprêt, il n'existe pas de meilleure thérapie contre cette pose que de se coltiner le réel, tout le réel, sans exception ni sélection, le réel gluant et insignifiant, parfois insolite, souvent saugrenu, toujours résistant. En s'abaissant à la considération des choses triviales, en se forçant à l'examen méticuleux de la banalité des faits qui nous entourent, en se rangeant à l'évidence qu'il n'existe pas d'autre réalité que ce monde-ci, on se guérit progressivement du mal de la dénégation. Car notre snobisme

actuel, cette façon de couper les cheveux en quatre, réside tout entier dans la conviction que nous sommes entièrement immunisés contre les maux que la modernité a dénoncés, tout en n'ayant pour seule preuve de cette *couverture* prophylactique que notre goût exacerbé pour la critique. C'est ce balancement entre l'impossible rejet du lointain et l'irréalisable acceptation du proche qui est snob. Nous n'arrivons pas à nous éloigner du monde ancien et de ses constructions mythiques, lesquelles conservent encore aujourd'hui force et actualité, mais nous ne parvenons pas non plus à nous approcher du monde réel et à entrer en contact avec lui. Nous flottons dans un entre-deux qui, par un étrange retournement de situation, pourrait s'avérer être la philosophie elle-même, comme cette double incapacité de coïncider avec l'idéal et le réel.

Pourtant, rien ne nous incite à dire, comme Schopenhauer à son époque, qu'«aucun temps n'est moins favorable à la philosophie». De nombreux signes nous encouragent au contraire à penser que la philosophie est prête à relever de nouveau le défi de la réalité, à sortir de l'étude de sa propre histoire et du commentaire autophage des grands auteurs, pour prendre le risque d'examiner l'être-là, la facticité du monde en train de se faire et de se défaire, les dispositifs ordinaires de la vie courante. Elle l'a déjà fait par le passé (la philosophie de l'Avenir de Feuerbach, les premiers écrits de Marx, la microscopie de Simmel, l'analyse historico-critique de la modernité par Benjamin, la pensée phénoménologique de Husserl à Merleau-Ponty, l'analytique existentielle de Heidegger, etc.), et il y a lieu de croire que l'on peut encore réactiver cette passion du réel qui a toujours été au cœur de la chose philosophique. C'est cet inlassable élan vers le monde de la vie qu'il s'agit de reprendre, aujourd'hui et demain, car la philosophie prend uniquement sens dans cette manière entêtée d'interroger l'ici et le maintenant.

Toutefois il y a loin de la coupe aux lèvres. La prise en compte du monde de la vie exige quelques précautions d'usage. Ce que se propose donc de faire ce livre, c'est d'exposer les conditions de possibilité d'une philosophie du monde de la vie, en essayant de déterminer ce qui constitue

l'origine et le fondement de toute quotidienneté. Dans cette perspective, nous avons consacré la première partie de notre travail à une étude des multiples problèmes méthodologiques que pose la philosophie du monde quotidien, étant donné la nature très particulière de son objet, qui non seulement échappe habituellement à tout essai de conceptualisation, mais le dénonce par avance. Dans la deuxième partie, nous avons dégagé la genèse historique du concept de monde de la vie, sur lequel nous nous appuyons, à travers la pensée phénoménologique de Husserl à Schütz, et ce afin de montrer les sources théoriques d'où ce concept découle et la lente prise de conscience dont il a été le sujet à l'époque contemporaine. À la recherche de la raison ultime du quotidien, nous avons mis au jour, dans la troisième partie, la plus fondamentale de ce point de vue, ce qui nous paraît être la tendance primordiale de la constitution du monde de la vie, à savoir le processus de quotidianisation lui-même, en tant qu'il réside dans la domestication de l'univers inconnu au profit de la création d'un environnement familial. Enfin, dans la quatrième partie, nous avons cherché à dévoiler de la manière la plus précise les structures élémentaires de la quotidienneté, selon leur triple configuration spatiale, temporelle et causale. Au bout de cette longue traversée du monde de la vie, notre ambition a été plus généralement d'établir les premiers linéaments d'une véritable philosophie ontologique et critique qui puisse non seulement déterminer la nature exacte de la réalité quotidienne, laquelle n'est, après tout, que la forme la plus commune et immédiate de notre existence, mais qui puisse aussi aider à l'évaluation de cette forme de vie, de son authenticité et de ses dévoilements, de son intérêt vital et de sa superficialité sociale, des valeurs qu'elle prône et des dégradations qu'elle subit.

Avant de conclure cette brève présentation, nous voudrions mettre en garde contre une erreur d'appréciation courante à propos de toute tentative de théorisation de la quotidienneté. Il est faux de croire que, dans son mouvement inéluctable vers le concret, la philosophie postmétaphysique cherche à conquérir la valeur commune et incontestée du bon sens. Au contraire, il n'y a rien dont

elle se méfie plus que de ce mode d'évidence. La prise en compte de la quotidienneté dans tous ses aspects les plus ordinaires – et les philosophes contemporains n'ont pas hésité parfois à mettre la main à la pâte des choses banales – n'a jamais signifié une quelconque forme d'agenouillement devant sa manière habituelle d'être et de penser. La nouvelle philosophie ne fait pas du monde de la vie l'ultime *eldorado* de la parousie du sens. Il ne s'agit pas pour elle non plus de soumettre tous les faits philosophiques au tribunal de la raison commune. Disons-le clairement : le quotidien n'est pas un royaume de nouvelles évidences grâce auxquelles la philosophie se parachèverait dans le "savoir ordinaire" de la vie. S'il existe une nécessité philosophique d'investir avec sérieux les arrières-cuisines du monde, elle ne doit pas conduire pour autant à une sanctification de ce qui s'y passe. Il serait pour le moins frivole (et dogmatique) de la part du philosophe de croire que sa simple investigation du monde quotidien le met tout de suite sur un pied d'égalité avec lui. Il ne suffit pas de délaissier les grandes questions métaphysiques et de disposer bien en vue sur sa table de travail un échantillon de choses ordinaires pour acquérir automatiquement cette dose de réalité concrète qui constitue le critère du sérieux de toute existence.

C'est pourquoi, en préambule de ce travail, nous adressons aux lecteurs un ultime avertissement : ne vous attendez pas à lire ici une tentative de réconciliation du philosophique et du quotidien. Pour autant que l'on puisse en juger, il n'y a absolument rien de commun entre le livre *Gamma* de la *Métaphysique* d'Aristote et le fait d'acheter son pain chez le boulanger. Et ce travail n'a pas pour vocation de jeter un pont entre ces deux ordres de fait. Au contraire, la reconnaissance de l'écart existant entre la philosophie et la réalité quotidienne est le véritable point de départ de toute véritable philosophie du quotidien. Celle-ci ne veut pas en effet réaliser la philosophie en la faisant coïncider intégralement avec la vie quotidienne dans une sorte de conjonction suprême où le sens s'amalgamerait au fait. Sa découverte des évidences naturelles ne s'apparente aucunement au désir naïf de vivre parmi elles. Au

contraire, elle confesse ouvertement son impossibilité d'accéder à ce stade terminal : l'accouplement fusionnel. Plus la philosophie s'avance vers le réel, cherche à le saisir et à en rendre raison, plus celui-ci recule à son approche. Le réel est fuyant, et le concept n'a rien d'un filet jeté sur l'océan des faits. Il ne sert donc à rien de critiquer l'abstraction soi-disant scandaleuse de la philosophie et de l'exhorter à toujours plus de concrétude, car le concret lui-même n'a que faire de sa mise en forme philosophique. La seule abstraction coupable est celle qui, se croyant absolument auto-suffisante, n'a plus conscience du lent mouvement d'extraction qui a été nécessaire pour la produire. Mais une abstraction connaissant son origine n'est rien d'autre que la pensée elle-même. Aussi le monde quotidien dans toute sa disparité est-il, pour la philosophie, non l'instrument concret de son auto-accomplissement final, mais le moment critique où elle s'interroge sur le sens de sa propre mission.

Sans doute, tenu ainsi à distance, le philosophe éprouve-t-il très souvent une certaine forme de nostalgie, ce que l'on pourrait nommer sa mélancolie du réel, ce regret d'être enfermé dans la cage de verre de sa réflexion et de ne pas pouvoir se glisser dans les faits de la vie quotidienne pour les vivre en quelque sorte de l'intérieur, tels qu'en eux-mêmes. Mais cela ne doit pas le conduire à postuler une communion possible avec cette réalité concrète qu'il observe derrière la fenêtre de ses méditations. Ce n'est pas, encore une fois, parce que, dans son attraction vers le bas, il choisit de s'intéresser à un fait ordinaire (une chose, une parole, une occasion quotidiennes, peu importe lesquelles au fond) et de l'examiner sous toutes ses coutures, qu'il entre pour autant en contact avec le réel. Rien n'est plus dangereux pour une pensée du quotidien que de supposer une telle union finale. Si elle croit y être arrivée, elle aboutit en fait le plus souvent, non pas aux noces glorieuses du concept et du concret, mais à une paraphrase sans intérêt du réel. Il est assurément ridicule de penser qu'avec quelques phrases bien tournées et quelques notions bien choisies, la philosophie puisse parvenir à une juste estimation de la vie courante. Ces adolescents dégingandés qui font du skate-board dans

la rue, cette femme nerveuse qui arrange la tenue de son enfant, l'enseigne de la boucherie, le bruit d'un avion dans le ciel, le reflet des phares des voitures sur les vitrines des magasins, tout cela est absolument extérieur à la philosophie, et doit en quelque sorte le rester.

En conséquence, si elle veut effectivement penser le monde quotidien (ne serait-ce que pour annuler le charme de sa normalité, de ce mensonge courant qui nous cache la véritable nature de la quotidienneté elle-même), la philosophie doit faire son deuil du désir d'une coïncidence totale avec lui ; c'est dans la reconnaissance de l'échec inévitable de cette fusion qu'elle peut alors construire un discours original et non naïf sur la quotidienneté. Le quotidien, l'ordinaire, le commun ne sont pas en soi des objets philosophiques ; ils ne le deviennent effectivement, au bout d'un long processus de prise de contact et de fréquentation, que lorsque la philosophie interroge le décalage structurel qui existe entre eux et elle. La dialectique descendante de la philosophie postmétaphysique doit ainsi comprendre que le terme de son cheminement est aussi éloigné d'elle que l'était, pour la dialectique ascendante, le soleil de l'*En soi*. Autrement dit, toute philosophie du quotidien nécessite une certaine prudence l'aidant à ne pas succomber aux appels des sirènes du bon sens qui lui intimement de venir les rejoindre.

La vertu première de la pensée philosophique ne peut être qu'un certain sens de l'abandon ; elle doit apprendre à laisser la réalité à elle-même, à ne pas vouloir à tout prix en rendre raison (en tout cas pas avec les raisons que la réalité elle-même se donne). En résistant à la tentation d'une participation totale à la réalité – dans l'acte ultime du savoir absolu où le rationnel se reconnaît entièrement dans le réel, dans le moindre de ses interstices – la philosophie peut établir un discours non illusoire sur le monde de la vie. Car, à proprement parler, il n'y a pas de philosophie du quotidien ; il n'y a de philosophie que du décalage entre la philosophie et le quotidien. Le quotidien n'est pas ainsi un thème comme un autre pour la philosophie, mais l'angle mort de sa vision où elle ne pourra jamais se percevoir intégralement.

INTRODUCTION

L'époque, le quotidien, la philosophie

“LE quotidien : ce qu'il y a de plus difficile à découvrir”¹. Cette affirmation de Maurice Blanchot intrigue à sa première lecture. Elle vient contredire l'idée commune que l'on se fait du quotidien. Celui-ci n'est-il pas toujours déjà découvert, si clairement présent et évident² qu'il en vient à qualifier la vie humaine elle-même ? Il semble donc, à première vue, qu'il n'y ait rien de particulier à découvrir dans le quotidien. Il représente ce monde bien connu au sein duquel je vis, agis et pense dans une ambiance continuellement familière. Pourquoi dès lors s'attarder à interroger le quotidien, puisque lui-même ne se remet pas en question et vit dans une complète insouciance ? Si nous n'interrogeons pas l'habituel, “c'est, nous dit justement Perec, parce qu'il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information”³.

La véritable *terra incognita* n'est-elle pas l'Ailleurs, ce pays étrange et étranger, auquel s'oppose le quotidien confortablement installé dans sa familiarité ? Qu'y a-t-il donc à découvrir de neuf et de palpitant dans le monde quotidien et en quoi cette recherche est-elle si ardue ? Rien ne m'est caché dans mon environnement quotidien. Tout y est clairement déclaré. Je sais où j'habite et ce que je fais là, je

1. M. Blanchot, “La parole quotidienne”, in *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 355.

2. Comme l'affirme le sociologue : “La réalité de la vie quotidienne est prise pour la réalité allant de soi. Elle ne requiert aucune vérification complémentaire au-delà de sa simple présence. Elle est simplement là, auto-évidente dans sa facticité irrésistible”, cf. Peter L. Berger et Thomas Luckmann, *The Social Construction of Reality, A Treatise in the Sociology of Knowledge*, The Penguin Press, Londres, 1967, p. 37.

3. G. Perec, *L'Infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 1989, p. 11.